

Text on Erika Harrsch paintings by Xavier Canonne

Original french version

"Life, what is it, but a dream" Lewis Carroll

Alice qui tombe dans le puits sans fin à la poursuite du lapin blanc ne découvre pas seulement un autre monde. Dans sa chute, entre ses jambes fines aux souliers vernis, c'est un envol de papillons, de poissons volants, de libellules d'acier, une floraison d'encre et de feux qui s'échappent de ses jupes soulevées.

Les révoltes tuées, les blessures de l'enfance, le silence aux fillettes imposé, le sang des menstrues, la douleur des femmes se dévoilent et se consomment en ces grandes explosions tandis qu'elle tombe et se transforme. Sous l'apparente séduction, les seins hauts, les cuisses offertes, c'est un monde de révolte où pointent la joie et la colère, le déchaînement des sens alors que s'abattent les cartes à jouer, les masques des lutteurs, les codes de bonne conduite, les manuels des confesseurs. C'est dans les revues érotiques, la littérature licencieuse qu'elle prendra à présent ses leçons, balayant tout le reste : la collégienne aux chaussettes blanches se chausse de bas et de jarretelles, s'arme de cuir souple, de bottes de sept lieues pour venir planter ses talons au cœur des hommes, au cœur du temps. Avancer masquée, perdre la tête mais garder raison, telle pourrait être la devise de celle qui vient de tout laisser, de celle qui ne veut regarder derrière elle, vers ce passé qui lui était désigné.

Celle-là n'en sera plus jamais la victime, mais l'ordonnatrice de fêtes tragiques, la fleur et le colibri, la flamme et le détonateur. A son contact, les ailes des papillons s'entrouvent, s'éveillant dans le jour en dévoilant d'intimes replis et l'on voit des hommes s'agenouiller. Aucune cruauté pourtant ne l'anime : son ombre grandit avec elle, défiant ce passé qui la contraint et la nourrit pourtant encore, douce amazone recherchant la beauté et l'amour. Comment faire tenir autant de colère dans l'aile d'un papillon, tant de révolte derrière un sourire ? Nulle cruauté, mais l'exigence du bonheur, puisqu'il faut tout oublier, reprendre au début, toujours recommencer.

Un grand vent salubre traverse les œuvres d'Erika Harrsch ; fragmentées, en constante formation, elles s'animent de collages, de parcelles peintes, de traits lancés comme des filins pour rassembler ces éléments épars. Monde offert, toujours en mouvement, monde placentaire, ces grands fluides emportent des fragments cherchant à s'unir, à se fondre. Tantôt comme observés à la faveur d'un microscope, tantôt paraissant flotter en apesanteur, repoussant les limites du tableau, ils réfutent toute notion d'échelle, l'infiniment petit côtoyant ici les extraits d'un quotidien démantelé. L'explosion n'est belle que parce qu'elle s'avère utile, qu'elle annonce les grands changements espérés, ces temps nouveaux où il fera bon vivre et aimer hors de toute contrainte. Toute l'œuvre d'Erika Harrsch témoigne de cette entreprise de libération qui la rend parfois atypique : en une époque où l'art mesure ses sentiments, s'enrobe de discours théoriques pour restreindre l'effusion, elle a pris le parti de cette simplicité, de cette sincérité, en adoptant la forme figurative la plus directe, mêlant les techniques pour dire la sensualité et la beauté du désir, de l'amour charnel. Ses figures font place au monde comme elles se dressent devant elle, scène autant que miroir, et si elles allument des feux, c'est pour attendre le jour, pareilles aux héroïnes des tableaux de Gustave Moreau qui veillent guettées par mille pièges.

Que l'on ne se méprenne pas pour autant : l'œuvre d'Erika Harrsch n'est pas une œuvre féministe – dernier avatar d'une «colère d'artiste» –, pas plus qu'une œuvre féminine – au sens réservé à la littérature pour jeunes filles, par exemple – mais d'expression la plus libre, d'un chant d'amour, dans toute sa puissance et sa violence.

La paix reviendra, c'est sûr, tout combat apaisé sur le sentier de l'amour, quand les pierres soulevées se feront légères comme des ballons colorés. Alors, dans le silence retrouvé, toutes les aubes de Manhattan seront peintes de rouge et d'or et l'on entendra les sirènes chanter sur l'East river.